

YAD VASHEM

LE LIEN FRANCOPHONE

Jérusalem, Octobre 2020, no 71



Shana Tova ! Bonne Année 5781

ROSH HASHANA 1930 : LES CARTES POSTALES DE LA FAMILLE GORFINKEL

Les Archives de Yad Vashem abritent des milliers de lettres personnelles, envoyées par des Juifs – enfants et adultes – à leurs proches et à leurs amis, de leur domicile, depuis les ghettos et les camps, alors qu'ils fuyaient, se cachait ou erraient d'un endroit à l'autre. Rédigées dans tout un éventail de langues (flamand, français, allemand, polonais, yiddish...) elles constituent bien souvent

le dernier vestige personnel propre à chaque victime : son écriture. Les cartes postales des Gorfinkel permettent de retracer le parcours de cette famille entre la Pologne et la France. En cette année 1930, la famille Gorfinkel s'apprête à célébrer le Nouvel An juif dans la sérénité. Schlomo, né en 1904 à Sliedce, a quitté sa Pologne natale pour partir à Paris en éclaireur, tandis que sa femme Gitta née Rozenfeld

est restée à Varsovie. Le couple s'échange ses vœux par voie postale, sur fond de motifs frais et naïfs. Sur la carte de Schlomo, envoyée le 18 septembre, une femme vient récupérer une lettre frappée d'un cœur, à la Poste restante. Le dessin est assorti de quelques mots en yiddish : « Nouvel An, apporte avec toi le bonheur, beaucoup de bonheur pour elle, pour ma promise. » Gitta lui répond le 27 septembre,



Carte de vœux du Nouvel An envoyée de Varsovie au début des années 1930 par Miriam et Avraham-Simon Gorfinkel à leur fils Schlomo et leur belle-fille Gitta qui vivaient à Paris

sur une carte qui semble venir de la même série. On peut y lire : « Je vais venir, avec de gracieuses fleurs blanches, emplies de bonheur et débordant d'amour. » Puis, Gitta vient rejoindre Schlomo à Paris. Lui travaille comme maroquinier, elle est sans emploi. Le couple, installé au 172 rue du Faubourg du Temple dans le Xe arrondissement parisien, a 2 enfants, Fanny et Daniel. En ce début des années 1930, leur vie est douce et paisible. Abraham Szymon Gorfinkel et son épouse Miriam née Markusfeld, restés en Pologne, écrivent à leur fils Schlomo et leur belle-fille Gitta. Au recto de la carte, une famille juive est attablée autour d'un repas de fête, avec en légende « LeShana Tova Tikatevou » (Que vous soyez

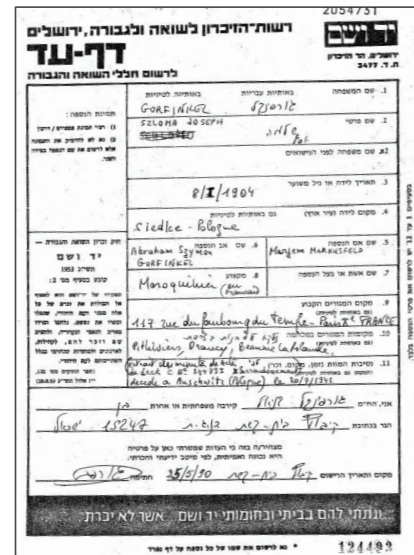
inscrits pour la Nouvelle Année). Au verso, des vœux en yiddish : « Tes chers parents vous envoient à ta femme et à toi, du plus profond de leurs cœurs, tous leurs vœux pour une nouvelle année de santé et de bonheur, sous le signe de la prospérité et de la joie. » Mais trop vite, à l'espoir et la candeur des années 1930, va succéder l'horreur des années 1940. Peu après le déclenchement de la Seconde guerre mondiale, le 7 octobre 1939, Schlomo est déclaré inapte à intégrer les rangs de la Légion étrangère et « renvoyé dans ses foyers ». Au printemps 1941, il est arrêté et interné dans les camps français de Beaune-La-Rolande et Pithiviers. Le 25 juin 1942, Schlomo Gorfinkel fait

partie du convoi 4 pour Auschwitz-Birkenau, le premier à partir de Pithiviers.

A bord : 999 Juifs, arrêtés lors de la rafle du 14 mai 1941, dite du Billet vert, quand 3 747 hommes juifs répondant à une convocation pour vérification d'identité sont envoyés dans deux camps à une centaine de kilomètres de Paris - Pithiviers et Beaune-la-Rolande - sous le double contrôle de la préfecture du Loiret et des autorités allemandes.

Le 27 juin, à leur arrivée à Auschwitz, tous les hommes sont sélectionnés pour les travaux forcés et tatoués des numéros 41773 à 42772. Selon Serge Klarsfeld, seuls 59 rescapés de ce convoi étaient encore en vie en 1945. Schlomo Gorfinkel n'en fait pas partie. Il est décédé à Auschwitz le 20 juillet 1942.

Gitta survivra à la Shoah avec ses deux enfants. Le 2 octobre 1944, après la libération de la Creuse et de Paris, elle obtient une autorisation de sortie du département de la Creuse où elle a vraisemblablement trouvé refuge pendant la guerre, pour rejoindre son domicile parisien. Son fils Daniel Gorfinkel émigrera en Israël, au kibboutz Beit Keshet. En 1990, il remplira à Yad Vashem une Feuille de témoignage au nom de son père.



Carte de vœux du Nouvel An envoyée de Paris le 18 septembre 1930 par Schlomo Gorfinkel à sa femme Gitta demeurée à Varsovie

Feuille de témoignage au nom de Schlomo (Szloma) Gorfinkel remplie par son fils Daniel

SUR LES BANCS DE L'ÉCOLE

La rentrée des classes a toujours représenté un moment important de la vie de l'enfant. L'école a pour mission première de canaliser, rassembler, construire, instruire. Même en des temps indicibles. Même pendant la Shoah. Pour autant, impossible de parler d'enseignement sous le joug nazi sans évoquer le quotidien bafoué

des Juifs d'Europe, les restrictions et interdictions auxquelles ils ont été soumis, celle de l'instruction en particulier ; les cours clandestins dans les planques ou les ghettos ; et ces classes qui se vident au gré des déportations.

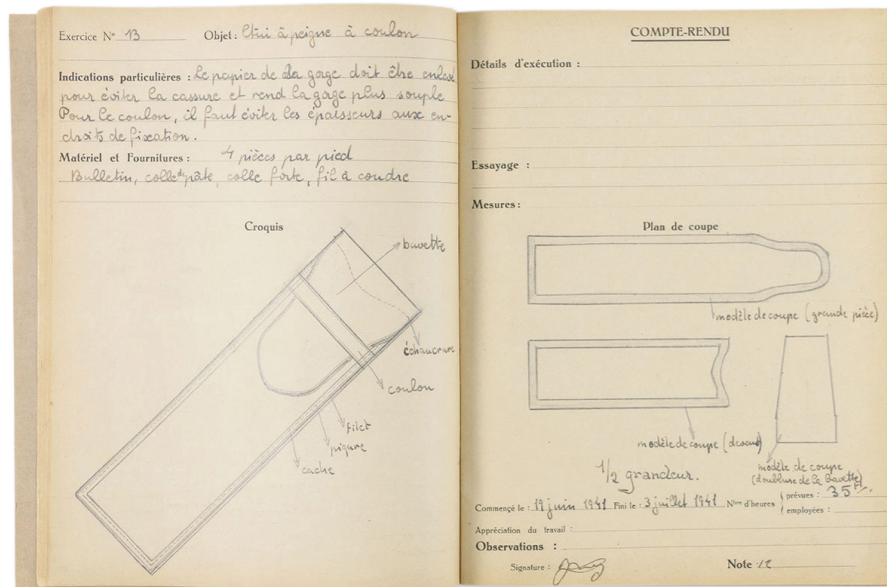


Probuzna, Pologne, 1931 : trousse en bois de la jeune Mira Kristianpulerow, élève de CM1. Quand la guerre éclate, elle est déportée avec sa mère en Sibérie, où elle meurt de diphtérie.

Une exposition virtuelle de Yad Vashem, « Sur les bancs de l'école », revient sur cet univers propre à l'enfance que constitue la salle de classe. On y découvre des images d'avant, pendant ou après la Shoah : des photos d'élèves et de professeurs, ou des objets d'écoliers, si évocateurs. Parmi, par-là, quelques touches de couleurs, mais les clichés en noir et blanc font écho à la noirceur de l'époque.

Ici, un crayon mordillé. Là, une boîte à compas bien rangée. Sur une photo de 1939, une trousse en bois dans laquelle Mira, petite

Château de Chabannes, France, 1940-1942 : le cahier de Stefan Lewy, inscrit à l'atelier de maroquinerie



1. Ghetto de Lodz, Pologne, pendant la Shoah : une professeure et son élève devant une carte d'Eretz Israël, probablement dans une école du quartier de Marysin
2. Budapest, Hongrie, 1940 : élèves de CE2 d'une école primaire orthodoxe
3. Riga, Lettonie, janvier 1930 : élèves de maternelle d'une école juive travaillant de l'argile



Polonaise de CM1, rangeait ses crayons et autres outils d'écriture. Avec le déclenchement de la guerre, la fillette est déportée en Sibérie avec sa mère. Elle ne reviendra jamais. L'exposition présente quelques portraits, mais aussi des photos de groupes : une classe de CP d'une école polonaise, juste avant-guerre ; un cours de mathématiques dans une école juive d'Ukraine ; ou une leçon dans une école pour personnes déplacées, en Allemagne. « Sur les bancs de l'école » permet aussi de retracer l'évolution et les changements qui encadrent l'élève et l'enseignant, tout au long de ces sombres années.

Dans les années 1930, l'écolier est studieux, appliqué, parfois au tableau, interrogé par son professeur. L'école est encore ce havre rassurant où l'on rit dans la cour de récréation, et où les petites filles portent de gros nœuds dans les cheveux. Entre 1942 et 1944, les clichés se font plus rares et les pulls ou chemisiers s'ornent de l'étoile jaune. A mesure que les rafles et les déportations déciment les classes, l'enfance se trouble. L'éducation se fait alors clandestine, jusqu'à terrée, dans les ghettos. Après la Shoah, les élèves se rassemblent à nouveau sur

les bancs des écoles. Certains sortent de leurs cachettes, d'autres reviennent de l'horreur. Comment enseigner à ceux qui ont traversé le pire ? Dans les camps de personnes déplacées, les classes s'improvisent, mêlant les âges, les niveaux, les origines... Comment faire cours à des enfants si différents, meurtris, qui doivent apprendre à grandir avec un tel passé ?

Avec « Sur les bancs de l'école », on pose un regard de tendresse et d'émotion sur ces photos de classe, ces maîtres dévoués, ces pages de cahier bien dessinées et ces multiples visages d'écoliers. Mais on comprend aussi que la Shoah a malmené tant de quotidiens. Et combien, il a parfois été difficile d'être un enfant.

A partir des collections de Yad Vashem

LE MONUMENT DE SHELOMO SELINGER À YAD VASHEM

« C'est la pierre qui révèle la mémoire, c'est la pierre qui garde la mémoire »

Né en 1928 en Pologne, Shelomo Selinger est un sculpteur et dessinateur franco-israélien. Il a réalisé plusieurs grandes œuvres comme le Mémorial national des Déportés de France à Drancy, le Mémorial de la Résistance à la Courneuve. Déporté en 1942 avec son père qui ne reviendra pas, il perd également sa mère et l'une de ses deux sœurs pendant la Shoah. Lui, a connu camps successifs et survécu aux marches de la mort avant qu'en 1945, un médecin juif ne le découvre sur une pile de cadavres. Pendant plus de 7 ans, il n'a aucun souvenir de ses souffrances. Il s'installe alors en Terre promise et se bat pour son nouveau pays. Peu à peu, il retrouve la mémoire et commence à sculpter. Pour LE LIEN, il a accepté de répondre aux questions de Béatrice Herold et Alain Braun, réalisateurs du film « Les 7 portes de Shelomo Selinger ».

Alain Braun : Quelle est l'origine du monument d'hommage aux Justes situé à Yad Vashem ?

Shelomo Selinger : A l'origine, un donateur, Alexander Bronowski, Juif de Lublin en Pologne, lui-même sauvé par des Justes, souhaitait rendre hommage aux Justes parmi les Nations par un monument. Le



directeur de Yad Vashem avait vu le Mémorial de Drancy que j'avais créé en 1976 et avait été impressionné. Érigé à la suite d'un concours international, ce Mémorial perpétue la mémoire des Juifs enfermés dans le camp installé en ce lieu, d'où ils furent déportés vers les camps d'extermination nazis. Deux délégués avaient donc été envoyés par Yad Vashem pour me rencontrer. Persuadés qu'il y avait suffisamment d'artistes en Israël, ils voulaient faire vite, mais après avoir vu le Mémorial de Drancy, ils m'ont immédiatement demandé de proposer une œuvre pour Yad Vashem.

Alain Braun : Shelomo, qu'avez-vous ressenti quand on vous a demandé de réaliser cette œuvre pour Yad Vashem ?

Shelomo Selinger : D'abord, une première question m'est venue : était-ce bien à moi de faire ce mémorial ? Je me suis souvent posé la question. Comment moi, improbable survivant de la Shoah, après tant de tentatives de m'exterminer, tant de camps et de marches de la mort, survivant amnésique à la libération, par quel miracle me serait-il donné la possibilité de créer des œuvres mémorielles ? Pour les rares survivants dont je fais partie, une question demeure : « pourquoi, moi, suis-je resté en vie ? » Je me sens parfois « coupable » d'avoir survécu. Déjà, lors du concours pour le Mémorial de Drancy, je me suis dit que c'était peut-être pour cela que le hasard m'avait permis de survivre. C'est la seule réponse que j'ai trouvée à ce jour : j'ai sûrement survécu pour cela, uniquement pour cela.

Alain Braun : Comment avez-vous travaillé pour cette œuvre ?

Shelomo Selinger : A ce moment-

là, je travaillais dans la carrière de granit de Perros-Guirec, sur un monument commandé en mémoire de la Résistance. L'œuvre devait être érigée à La Courneuve. Il s'agissait d'une commande importante et le responsable de la carrière m'avait offert un bloc de granit qui allait me permettre de réaliser le « Monument au Juste inconnu » que la généreuse dotation d'Alexander Bronowski ne couvrait pas intégralement. J'ai immédiatement vu dans ce bloc de pierre la sculpture qui s'y cachait, avec ces deux personnages se couvrant les yeux pour la prière du *Shema Israël*, et cette mère avec son enfant que les Justes protégeaient.

Alain Braun : Pour l'œuvre de Yad Vashem, avez-vous reçu des instructions ?

Shelomo Selinger : Ils ne savaient même pas ce que j'allais faire. J'en étais surpris, mais je jouissais totalement de ma liberté de création. J'ai réalisé la maquette une fois l'œuvre terminée ! C'est la pierre qui m'a guidé par sa façon de recevoir la lumière. Pour moi qui avais perdu la mémoire pendant des années à la sortie des camps, cette liberté était la possibilité de confier ma mémoire à une pierre qui allait la conserver pour toujours. C'est la pierre qui révèle et garde la mémoire, moi je ne suis que l'outil à travers lequel les choses s'expriment.

Alain Braun : Où la sculpture a-t-elle été placée ?

Shelomo Selinger : Elle a été installée en 1987 dans le « Jardin de la Résistance française », et je n'ai pas pu assister à cette inauguration, n'ayant pas l'argent pour le voyage... Ce n'est que bien plus tard que la « Pierre » a été déplacée à l'entrée de « L'Allée des Justes », inaugurée

en 1962. Elle y repose désormais en présence des très nombreux Justes honorés chacun par un caroubier (l'arbre des Justes), et le rappel de leur nom et de leur pays. Certains actes courageux, dont le temps a effacé l'histoire, n'ont pu être honorés dans cette petite forêt de caroubiers. Mon œuvre a permis de combler ce vide sous le nom qu'elle porte aujourd'hui : « Le monument au Juste inconnu ».

Alain Braun : Que nous dit ce monument ?

Shelomo Selinger : Vous y voyez cet homme qui se cache les yeux pour réciter son *Shema Israël*. Quand, enfant, j'allais avec mon père à la synagogue, il y avait toujours cette prière, le *Shema Israël*, avec ce geste de se couvrir les yeux, pour ne pas voir, peut-être pour ne pas voir Dieu ? En 1941, je n'avais pas encore 13 ans, on pendait les gens, et parmi les pendus, il y a eu mon moniteur du Mouvement de jeunesse sioniste. (Il s'appelait Aaron Diamand). Quand on lui a mis la corde autour du cou, j'ai entendu la prière « *Shema Israël, Adonai Elohenou Adonai Ehad* », qu'il n'a pu terminer... A chaque fois qu'on me propose de réaliser une œuvre monumentale à la mémoire de la Shoah, je n'oublie pas d'y inscrire les lettres Lamed et Vav, 2 lettres de l'alphabet hébraïque, ל (Lamed) et ו (Vav). Les lettres hébraïques ont toutes une valeur numérique ; Lamed = 30 et Vav = 6, soit un total de 36. La mystique juive nous apprend qu'il faut exactement 36 Justes pour sauver le monde. Même si les nazis ont tout fait pour détruire notre humanité, pour nous transformer en bêtes sauvages, c'est la présence de ces 36 Justes qui m'a permis de continuer à croire en l'humanité.

19 JUILLET 2020, UNE JOURNÉE DE COMMÉMORATION EN FRANCE

Chaque année, depuis 1993, a lieu la Journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'Etat français, qui rend également hommage aux Justes parmi les Nations. Elle correspond à la date d'anniversaire de la rafle du Vel d'Hiv des 16 et 17 juillet 1942. Le dimanche 19 juillet dernier, les délégués régionaux du Comité français pour Yad Vashem étaient mobilisés à Paris, Tours, Toulouse, Nice, Angers, Montpellier, ou Angoulême pour honorer ces 4 130 Justes parmi les Nations de France nommés à ce jour, héros de l'ombre, qui ont contribué à sauver les trois quarts de la population juive en France.

A Nice, Annette Maurice, fille de Germaine et Alban Fort, nommés Justes parmi les Nations en 1985, a témoigné au nom de ses parents, qui dans leur orphelinat ont sauvé des enfants juifs : « *Maintenant que mes parents nous ont quittés, c'est à moi que les enfants sauvés téléphonent pour garder le contact entre nos deux familles. Ils se sont sentis protégés et aimés au Rayon de Soleil* ».

A Toulouse, devant le Monument de la Résistance, Jeannette Terrance, fille de Marie-Louise et de Roger Massoc, nommés Justes parmi les Nations en 2011, a relaté comment ses parents, de modestes paysans

ont accueilli deux enfants de 10 et 2 ans dans un petit village de Haute-Garonne. « *Nos deux familles sont restées très proches et je suis très fière de ce que mes parents ont fait pour sauver ces deux petits de la barbarie nazie.* »

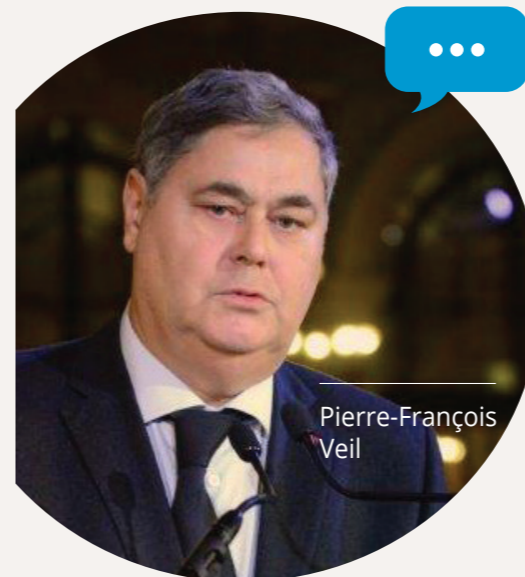
A Angers, les petits-enfants de Jean et Joséphine Gaultier, nommés Justes parmi les Nations en 2018, ont raconté comment leurs aïeux avaient sauvé les enfants Rosenthal des griffes du nazisme et d'une mort certaine. « *Ce que nous avons fait était naturel, chaque citoyen aurait dû faire de même* », avait déclaré Jean Gaultier.

A Tours, la fille d'André Blanchet, nommé Juste parmi les Nations avec ses frères et sa sœur en 2019,

a représenté cette famille qui a fait traverser de nuit des Juifs traqués en zone libre après les avoir gardés chez eux avant leur passage clandestin : « *Quel honneur, quelle fierté d'appartenir à cette famille Blanchet. Papa, tante Georgette, oncles René et Henri, vous avez fait preuve d'une grande humanité. Que vos gestes restent pour toujours dans les mémoires des générations actuelles et futures* ».

Tous ces témoignages, ce besoin des nouvelles générations de rappeler, de commémorer, confirme la nécessité du travail de mémoire entrepris par Yad Vashem et le Comité français en honorant les Justes parmi les Nations.

Commémorations à Angoulême



LES JUSTES PARMI LES NATIONS DE FRANCE

Le 16 juillet 2020, le Crif organisait une conférence zoom avec Pierre-François Veil sur le thème des Justes parmi les Nations. L'occasion pour le président du Comité français pour Yad Vashem d'expliquer la notion de Juste parmi les Nations et de répondre aux questions de Stéphanie Dassa, directrice de projets au CRIF et à celles des internautes.

Combien y-a-t-il de Justes parmi les Nations ?

Plus de 4 000 noms ont été identifiés, mais beaucoup d'autres justifieraient également de l'être pour l'aide apportée à la population juive. Ceux-là ne sont pas pris en compte et par conséquent ce chiffre

n'identifie que ceux officiellement reconnus. Bien souvent, ni les sauveurs, ni les sauvés ne se sont manifestés. Les premiers Justes parmi les Nations honorés par Yad Vashem, étaient d'origine polonaise : les survivants polonais de la Shoah ont, pour la plupart, émigré en Israël et connaissaient donc Yad Vashem. En France, les trois quarts de la population juive ont été sauvés, mais personne n'a pensé à les honorer et eux-mêmes déclaraient n'avoir fait que leur devoir d'être humain. A Yad Vashem, au-delà des arbres plantés et des noms gravés sur le Mur des Justes parmi les Nations, se trouve aussi le Mémorial du Juste inconnu, qui rend hommage à tous ceux-là.

Existe-t-il une prédisposition à être Juste parmi les Nations ?

J'ai envie de croire qu'en des moments différents, chacun peut retrouver une parcelle d'humanité.

Aujourd'hui, comment parle-t-on des Justes parmi les Nations à l'école et existe-t-il des formations spécifiques pour les enseignants ?

Le Comité français a décidé depuis 4 ans d'intensifier son activité vers la formation et l'enseignement à l'Ecole Internationale de Yad Vashem. Une soixantaine d'enseignants y séjournent chaque année pendant une semaine pour être formés et compléter leurs connaissances sur la Shoah en général et les Justes parmi les Nations en particulier. Les cours et les ateliers sont dispensés par des historiens, des sociologues, des psychologues, qui abordent la Shoah sous différents aspects.

Une histoire vous a-t-elle particulièrement marquée ?

Toutes les histoires sont particulières et sont, chacune, extrêmement émouvantes. J'ai presque envie de dire que celle qui m'a le plus marquée est celle qui n'est pas encore écrite et qui peut-être ne sera jamais écrite, faute de survivants... Celle-là est la plus émouvante. Mais toutes sont le fruit de la manifestation d'une humanité, spontanée ou au contraire structurée, organisée, réfléchie.

Contre l'oubli et l'indifférence

Le 5 août dernier, Joseph et Dominique Banon, délégués du Comité français ont pris part à la rencontre organisée par l'Association Mémoire août 42 à Chambéry, ville qui compte à ce jour 14 Justes parmi les Nations. Sur les seules communes d'Aiguebelette-le-Lac, Lépin-le-Lac et Saint-Alban-de-Montbel, 90 Juifs avaient été assignés à résidence en 1942 et 1943, dont 20 seront rafés le 26 août 1942, puis déportés vers les camps de la mort. Parmi les témoignages, celui de Simha Arom, interne à l'école primaire supérieure et professionnelle de Castres, où il a été caché avec 11 autres adolescents juifs ; ou celui de Jean-Pierre Foucault, en présence de membres de sa famille et des personnes sauvées par son père, Marcel-Joseph Foucault, nommé Juste parmi les Nations en 2009. L'animateur avait participé à un des voyages organisés pour les descendants de Justes parmi les Nations à Yad Vashem.

Post-séminaire pour enseignants

Les 27 et 28 octobre prochains, à Paris, le Comité français pour Yad Vashem et l'Ecole Internationale de Yad Vashem en partenariat avec le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme organisent une seconde rencontre post-séminaire pour les enseignants des 6 séminaires organisés depuis 2017. L'occasion pour eux de partager leurs expériences, enrichir leur connaissance, réfléchir ensemble à de nouvelles pistes pédagogiques sur des thèmes d'approfondissement qui porteront sur le négationnisme et le complotisme.

ANTISÉMITISME ET CORONAVIRUS

Alors que le dernier rapport du Centre Kantor (pour l'étude des communautés juives européennes de l'Université de Tel-Aviv) dresse une forte corrélation entre la pandémie de COVID-19 et la hausse des actes antisémites, Pierre-François Veil revient sur les missions du Comité français pour Yad Vashem pour lutter contre la haine antijuive. En avril dernier, à la veille de Yom Hashoah, le Centre Kantor, en coopération avec le Congrès juif européen, publiait son 26e rapport annuel sur l'antisémitisme et rapportait, entre 2018 et 2019, une hausse de 40 % d'actes antisémites sur les Juifs d'Europe, et de 18% d'incidents dits « graves » à l'échelle internationale. Mais l'historienne de Yad Vashem Dina Porat mettait aussi l'accent sur les conséquences de la pandémie de COVID-19, qui, explique-t-elle, n'a fait qu'alimenter la haine, « les Juifs étant accusés de propager le virus ». Selon le rapport : « les expressions d'antisémitisme dans le contexte du coronavirus reflètent les traditionnelles théories du complot et la haine du Juif, alors perçu comme un propagateur de maladies et un dominateur assoiffé de conquérir

le monde ». Si le virus ne fait aucune distinction de race et de genre, il offre aux antisémites un terreau fertile pour les théories du complot. Pour Moshé Kantor, président du Congrès juif européen : « si les dirigeants ne maîtrisent pas les impacts sociaux et économiques de cette crise sanitaire, les conséquences seront catastrophiques – non seulement pour la communauté juive, mais pour nos sociétés et notre avenir ». « Le phénomène, qui consiste à blâmer les Juifs pour avoir créé des virus, des épidémies, des maladies n'est pas nouveau. Nous l'avons déjà vu au Moyen Âge pendant la peste noire », rappelle Pierre-François Veil, président du Comité français pour Yad Vashem, qui se dit « bien décidé à lutter contre l'antisémitisme ». Et pour ce faire, il faut « savoir adapter les combats », note-t-il.

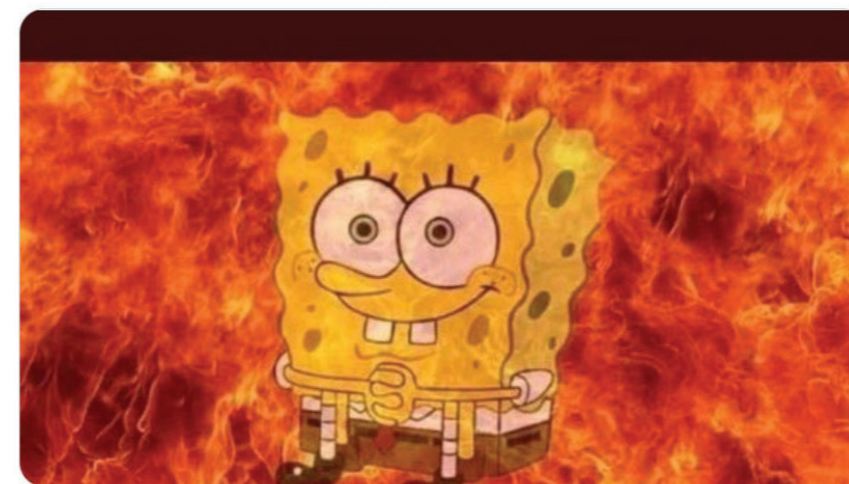
Education et reconnaissance : les missions-clé du Comité français

Dans un monde où l'analphabétisme a disparu, et où la civilisation ne cesse d'évoluer, Pierre-François Veil préconise

deux axes d'action : l'éducation, et, si nécessaire, la répression, car « une société de droit doit se défendre et savoir protéger ses principes et ses fonctions ». A la tête du Comité français pour Yad Vashem depuis 2014, le fils de Simone Veil mise donc sur des actions d'enseignement, ou selon ses termes « d'élévation des esprits », « dans le cadre de séances de formation des enseignants, car nous pensons qu'elles sont de nature à favoriser le dialogue, le rapprochement, la compréhension ». Cela fait plusieurs années déjà, que le Comité français organise des séminaires de formation pour enseignants à l'École internationale pour l'enseignement de la Shoah de Yad Vashem, à Jérusalem. Un « outil pour combattre l'antisémitisme », estime Pierre-François Veil : « Dans un pays qui comporte de fortes communautés musulmanes et connaît des tensions entre ses différentes communautés, Yad Vashem peut intervenir au travers de l'éducation, en formant des enseignants qui se rendent bien souvent en Israël pour la première fois et découvrent alors auprès de leurs collègues israéliens un

Hitler il guette les **juifs**, les gays et les handicapés mourrir du **corona** virus comme ça depuis l'enfer #Covid_19 #coronavirus:

Vu sur Twitter



1 1 14 1

monde qu'ils ignoraient. Ces enseignants deviennent ainsi des ambassadeurs de notre message, de notre travail de mémoire, et surtout, se montrent bien plus avertis et prudents sur ces sujets face à leurs élèves. » A la question de savoir si pour combattre l'antisémitisme, il est encore et toujours nécessaire de parler de la Shoah, le président du Comité français explique qu'il ne s'agit pas uniquement de rappeler l'histoire ou de pleurer sur le passé, mais de montrer aux jeunes élèves et aux adolescents les risques que constituent l'intolérance et le racisme, et la possibilité que ces dérives se retournent contre d'autres communautés et ressurgissent dans des pays aussi civilisés soient-ils. « Les gens ne font pas toujours le lien entre la République de Weimar et Auschwitz, ils n'imaginent pas qu'Auschwitz a été pensé dans le pays de Goethe et Beethoven, mais surtout au sein d'une démocratie établie et

encore au pouvoir 15 ans plus tôt. Il a fallu moins de 10 ans pour passer de l'investiture d'Hitler le 30 janvier 1933 à la décision de la Solution finale, en janvier 1942 », précise Pierre-François Veil. Et d'insister : « Il est utile de montrer aux jeunes générations la fragilité de la démocratie et des libertés publiques ». L'autre mission-clé du Comité français pour Yad Vashem pour combattre l'antisémitisme passe par la reconnaissance des Justes parmi les Nations. « Un atout propre à Yad Vashem », note son président, et un « outil historique de premier plan pour évoquer la guerre et la Shoah », qui s'est étoffé au fil des ans avec la création d'un réseau Villes et Villages rassemblant l'ensemble des communes françaises qui ont érigé des lieux porteurs de mémoire. L'antisémitisme, Pierre-François Veil reconnaît avoir la chance de ne pas en souffrir personnellement, « nous sommes protégés, ma

famille et moi ». Sans doute l'aura de Simone Veil veille sur eux et leur permet de bénéficier d'une grande bienveillance de la part de la majorité des Français. Les portraits tagués de sa mère ? Pierre-François Veil les met sur le compte « d'une frange d'extrême-droite, très catholique, qui ne lui pardonne pas son engagement en faveur de l'avortement, et non en raison de ses origines juives ». Mais même s'il n'y est pas confronté au quotidien, comme de nombreux Juifs de France, le président du Comité français pour Yad Vashem est pleinement conscient des dangers de l'antisémitisme dans l'Hexagone. Pour le combattre efficacement, il estime qu'il faut avant tout une lutte permanente et constante, « d'abord, de l'Etat ». Il salue les pouvoirs publics qui selon lui, « sont impeccables d'un point de vue idéologique ». L'avocat qu'il est se réjouit de l'arsenal juridique très complet existant en France. « Mais le danger actuel, vient de la diffusion de ces attaques antisémites et de la propagande propagée sur les réseaux sociaux. Ces nouveaux défis rendent les choses plus compliquées », déplore-t-il, « en France comme ailleurs, mais la France se veut le pays des Droits de l'homme, elle doit le rester. Et dans les combats qu'elle mène, le Comité français pour Yad Vashem a également sa place. »

L'ORIGINE ET L'ÉVOLUTION DE L'ANTISÉMITISME EN FRANCE AVEC SERGE KLARSFELD

Le Lien : Comment définiriez-vous l'antisémitisme actuel en France ?

Serge Klarsfeld : L'antisémitisme en France procède d'abord de l'extrême-droite qui, au pouvoir pendant la guerre, a continué à exister et connu un renouvellement à partir des années 1975-80. A côté de cela, à partir de la guerre froide, la propagande communiste anti-Israël n'a cessé d'agir sur l'opinion publique. Relayée dès 1967 par une extrême-gauche particulièrement active, elle a rendu une partie de l'opinion française propalestinienne, en une quarantaine d'années. Les Juifs se sont alors retrouvés les cibles d'attentats propalestiniens ou d'extrême-droite, l'extrême droite agissant surtout contre la mémoire juive, dans les cimetières en profanant les tombes.

Enfin, il y a aussi un antisémitisme populaire qui rappelle l'antisémitisme de la fin du 19e siècle. Une bonne partie des Gilets Jaunes se sont révélés propalestiniens et antijuifs complotistes. Il faut ajouter à cela la campagne du boycott anti-Israélien BDS, qui a connu pas mal de succès, et toutes les incivilités et les agressions que l'on connaît dans les banlieues des grandes villes.

Désormais, il faut surtout parler d'antisionisme ?

On assiste à la montée d'un antisionisme, qui est une forme renouvelée de l'antisémitisme. Après l'antisémitisme chrétien qui voyait les Juifs comme le peuple déicide, est arrivé un antisémitisme complotiste, qui considère les Juifs comme les maîtres du monde. C'est d'ailleurs cet antisémitisme racial mené par l'Allemagne hitlérienne qui a entraîné la mort des deux-tiers des Juifs d'Europe.

Aujourd'hui, depuis les années 1950 quand Israël choisit d'adhérer au camp occidental, il y a une offensive contre l'existence d'Israël. La prolongation du conflit israélo-palestinien donne lieu à des courants extrêmement négatifs, en particulier au sein de l'extrême-gauche, chez les jeunes. Il y a une prise de position inconsciente qui consiste à considérer les Juifs d'Israël comme des nazis et les Juifs de la diaspora comme leurs soutiens. On leur impute une responsabilité criminelle de façon à gommer la compassion à leur égard après la guerre et délégitimer l'Etat d'Israël. Heureusement, nous sommes protégés par les grandes démocraties dans le monde. Avant la guerre, il n'y avait pas Israël pour défendre les Juifs. Si cet Etat avait existé, la Shoah n'aurait pas eu lieu.

Pourquoi, selon vous, la crise

sanitaire actuelle fait-elle ressortir les vieux démons antisémites ?

Dès qu'il y a une crise dans le monde, irrationnellement, les masses populaires cherchent des responsables. Cette fois, on n'a pas trop entendu les Juifs accusés d'avoir empoisonné les puits comme au 14e siècle, mais les antisémites professionnels vulgaires qui agissent sur les réseaux sociaux utilisent cette opinion pour exprimer leur haine antijuive. A chaque grande crise dont on ne connaît pas l'origine, ils rejettent la faute sur les Juifs considérés par la propagande antijuive comme les maîtres du monde et donc, comme responsables.

En France, on entend des policiers traités de sales juifs, comment l'expliquez-vous ?

C'est très simple, la police représente l'Etat et l'Etat protège les Juifs. Donc ceux qui sont antijuifs sont soit pour la destruction de l'Etat et le fait que l'on puisse comme on l'a fait dans certaines soirées de Gilets Jaunes, se précipiter sur les immeubles bourgeois pour les envahir ; soit pour que l'Etat se transforme en un Etat comme l'Etat français de Vichy ou l'Etat hitlérien, qui ont persécuté les Juifs pendant la guerre. C'est un changement fondamental auquel aspirent les anti-Juifs.



D'après vous, la France fait-elle son devoir de mémoire ?

Oui. Elle est même à l'avant-garde des pays qui l'ont fait. Elle le doit à ses dirigeants. Que ce soit Nicolas Sarkozy, François Hollande, Emmanuel Macron, tous ont emboîté le pas à Jacques Chirac, le premier à mettre en rupture la doctrine d'une seule France résistante pendant la guerre - doctrine qui était celle du Général de Gaulle, puis de Georges Pompidou, de Valéry Giscard d'Estaing et de François Mitterrand. Jacques Chirac est le premier à avoir reconnu l'existence de deux France pendant la guerre : la France de la résistance intérieure de Jean Moulin, du Général de Gaulle, des différents mouvements extérieurs, et celle de l'Etat français de Vichy. Avec Jacques Chirac, la France a enfin assumé ses responsabilités, avec la rafle du Vel d'Hiv et la collaboration policière qui a permis l'attaque de familles juives innocentes.

Que doit faire la France pour venir à bout de l'antisémitisme ?

Elle doit faire de la lutte contre l'antisémitisme une cause prioritaire et mobiliser les enseignants. C'est une tâche difficile, mais elle s'y attelle, elle a créé des organismes

nécessaires, comme la Licra. Mais il faudrait aussi subventionner plus durablement les institutions qui luttent contre l'antisémitisme, mettre sur pied une campagne, faire en sorte que les dirigeants politiques parlent plus souvent de l'antisémitisme et s'engagent activement dans ce combat. On a vu par exemple que la définition de l'antisémitisme établie par l'IHRA, mise en avant par le président de la République, a été votée très difficilement par 130 députés présents. Les autres ont préféré s'abstenir parce que l'on risquait d'assimiler l'antisionisme à l'antisémitisme. Les antijuifs font toujours une différence artificielle entre les deux, alors que l'antisionisme est réellement de l'antisémitisme. Il n'y a aucun doute là-dessus.

Vous avez déclaré que les propos de Marine Le Pen sur le Vel d'Hiv étaient encourageants, pourquoi ?

C'est un pas en avant. Marine Le Pen a fait une déclaration qui renie son père, qui, n'oubliez pas, considérait que l'action antijuive et les chambres à gaz n'étaient pas un crime contre l'humanité. Jean-Marie Le Pen a été poursuivi pour

sa négation des chambres à gaz. Dans le monde entier, l'extrême-droite se définit par son antisémitisme, c'est son fondement même, au contraire des partis populistes qui ne sont pas d'extrême-droite. Pour nous, il y a un test absolu : la loi Gayssot qui protège les Juifs contre le négationnisme. Si Marine Le Pen approuve la loi Gayssot, et donc renie l'antisémitisme, alors son parti ne sera plus d'extrême-droite, et deviendra un parti populiste, faisant fuir tous les identitaires, les ennemis des Juifs qui sont encore dans l'entourage de la direction du Rassemblement National. Nous serions soulagés si un parti d'extrême-droite devenait un parti populiste d'où l'antisémitisme était exclus. Donc oui, c'est encourageant. Mais attendons de voir.

La jeune génération est-elle consciente de la responsabilité de la France pendant la Shoah ?

Oui, cela fait plus de trente ans que les manuels scolaires et les enseignants expliquent que l'Etat français a été un complice de l'Allemagne hitlérienne. Malgré les extrêmes de gauche et de droite, le fondamentaliste musulman, la propagande communiste contre Israël, les Français respectent le passé, posent des plaques, écrivent des livres, vont aux commémorations. Il n'y a quasiment pas de maire qui refuse la pose de plaques commémoratives. La population française n'est pas gangrenée, mais elle peut le devenir si on ne réagit pas. Heureusement, il y a unanimité de la classe politique dirigeante dans ce domaine.

PAUL SCHAFFER :

LA DISPARITION D'UN AMI ET D'UN TÉMOIN CLÉ DE LA SHOAH

Déporté à 16 ans à Auschwitz-Birkenau, ancien président et président d'honneur du Comité français pour Yad Vashem, Paul Schaffer s'est éteint le 6 août dernier, à l'âge de 95 ans. Ce survivant des camps a consacré sa vie à commémorer et défendre la mémoire de la Shoah. Sa disparition vient profondément attrister les équipes de Yad Vashem à Jérusalem et à Paris.

Proche de lui, Miry Gross, directrice des Relations avec les pays francophones, témoigne : "Paul était un homme de conviction, loyal et fidèle, qui a su faire honneur à la communauté juive de France pour son amour à Israël et son

engagement envers la mémoire de la Shoah. Un gentleman moderne qui savait allier diplomatie et détermination et portait le respect de l'autre au premier plan de ses préoccupations. Il avait connu la montée du nazisme, la fuite, l'exil, la déportation et les camps, la perte de ses parents et de sa sœur dans la Shoah, mais avait choisi de rester l'homme ouvert et bienveillant que nous avons connu."

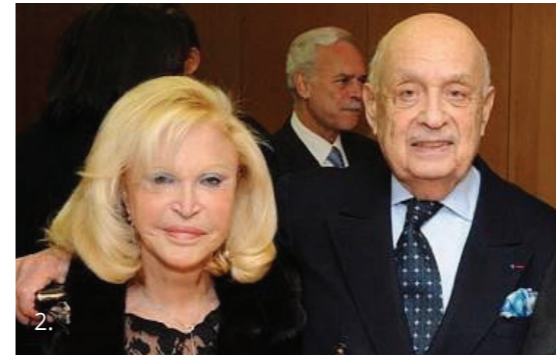
Dans son livre de souvenirs Le Soleil voilé, il raconte les persécutions et l'exode de sa famille : des Juifs viennois contraints de fuir leur pays suite à l'annexion de l'Autriche par les Allemands et la nuit de Cristal. Il a 14 ans quand survient ce vaste



Paul Schaffer lors de l'inauguration de la Vallée des Communautés

pogrom déclenché dans toute l'Allemagne et l'Autriche. Sa famille s'exile à Bruxelles, puis à Revel dans le Sud-Ouest de la France, quand les Allemands attaquent la France par la Belgique.

A l'été 1942, ils sont rattrapés par les vagues d'arrestation. Le 26 août, Paul, sa mère et sa sœur sont transférés au camp de Drancy puis déportés à Auschwitz par le convoi 28, parti de Gurs le 1er septembre. Parmi les 999 Juifs à bord, 27 seulement reviendront. Paul Schaffer est l'un d'eux, et l'unique survivant de sa famille : sa mère et sa sœur ont été gazées dès leur arrivée à Birkenau. Lui est passé par deux camps de travaux forcés satellites d'Auschwitz, puis Birkenau en novembre 1943, et Bobrek en avril 1944 où il rencontre Simone Veil avec laquelle il noue une indéfectible amitié. Après une



1. De gauche à droite : Pierre-François Veil, Nicole Guedj, Shaya Ben Yehuda, Paul Schaffer et sa fille Annick Jibert

2. Paul Schaffer aux côtés de son épouse Jackie.

marche de la mort dont il réussit miraculeusement à s'échapper, il est rapatrié par l'armée française, en avril 1945.

Après la Shoah, au-delà d'une brillante carrière d'industriel, il s'emploie au devoir de mémoire : il témoigne lors du second procès d'Auschwitz à Francfort, entre 1963 et 1965, puis assume la présidence du Comité français pour Yad Vashem et celle de l'Union des déportés d'Auschwitz. Il sera également membre du bureau de la Fondation pour la mémoire de la Shoah.

Au sein du Comité français, où il a

compris l'importance de mieux faire connaître et de valoriser le rôle des Justes parmi les Nations, il a eu une vision d'avenir en créant notamment le Réseau Villes et Villages des Justes de France qui depuis ne cesse de se développer. Pour Pierre-François Veil, président du Comité français : "Paul a combattu toute sa vie la barbarie renaissante. Son énergie, sa dignité, sa rigueur, son élégance constituaient sa personnalité bienveillante et attachante. Au-delà de nos liens personnels si forts, il a profondément marqué notre Comité et tous ses bénévoles". Paul Schaffer venait de perdre récemment sa précieuse épouse Jackie, véritable compagne de vie qui a su l'accompagner et le soutenir tout au long de ses différents projets.

Toute la grande famille de Yad Vashem à Jérusalem et Paris s'associe pour transmettre leurs sincères condoléances à Annick et Lucien Jibert, la fille et le gendre de Paul Schaffer, à son petit-fils Adrien et son épouse, et à toute leur famille. Que l'œuvre de transmission



Paul Schaffer aux côtés d'Avner Shalev



Paul Schaffer aux côtés de Miry Gross et Simone Veil (à droite)

Président du Comité Directeur : Avner Shalev
 Directeur Général : Dorit Novak
 Président du Conseil : Rav Israel Meir Lau
 Vice-Présidents du Conseil : Dr. Ytzhak Arad, Dr. Moshé Kantor, Prof. Elie Wiesel z"l
 Historiens : Prof. Dan Michman, Prof. Dina Porat
 Conseillers scientifiques : Prof. Yéhuda Bauer
 Editrice du Magazine Yad Vashem : Iris Rosenberg
 Directeur des Relations Internationales : Shaya Ben Yehuda

Directrice du Bureau francophone et Editrice du Lien Francophone : Miry Gross
 Editrice associée : Nathalie Blau
 Participations : Corinne Melloul
 Photographies : Itzhik Harari, Erez Lichtfeld
 Conception graphique : Studio Yad Vashem
 Publication : Yohanan Lutfi
 Photo de couverture : Carte de vœux du Nouvel An envoyée de Paris le 18 septembre 1930 par Schlomo Gorfinkel à sa femme Gitta demeurée à Varsovie

Miry Gross, Directrice des Relations avec les pays francophones, la Grèce et le Benelux
 POB 3477 - 91034 Jérusalem - Israël
 Tel : +972.2.6443424, Fax : +972.2.6443429
 Email : miry.gross@yadvashem.org.il

Comité Français pour Yad Vashem
 33 rue Navier - 75017 Paris - France
 Tel : +33.1.47209957, Fax : +33.1.47209557
 Email : yadvashem.france@wanadoo.fr

Association des Amis Suisses de Yad Vashem
 CIG- 21 Avenue Dumas - 1208 Genève - Switzerland
 Tel : +41.22.8173688, Fax : +41.22.8173606
 Email : jhg@noga.ch

UN HÉRITAGE POUR LA MÉMOIRE



Laisser un Héritage :
transmettez votre
histoire de génération
en génération et
assurez-vous que
votre soutien à Yad
Vashem se perpétue.

La Mémoire de la Shoah demeurera toujours un élément important pour garantir la continuité du peuple juif. Dans un monde qui prône trop souvent l'amnésie collective pour s'affranchir de ses responsabilités, la tradition juive, au contraire, encourage la fidélité au souvenir des disparus et la prise en compte des leçons du passé pour l'amélioration constante du monde confié aux nouvelles générations.

Grâce à votre testament en faveur de Yad Vashem vous assurez la pérennité des leçons de la Shoah comme une boussole morale pour l'humanité, et vous gardez l'intégrité de l'histoire de la Shoah face au négationnisme, à l'indifférence et à la banalisation du crime. Votre legs permettra d'enseigner aux générations futures, la fragilité de la liberté et la responsabilité personnelle de chacun dans la sauvegarde des valeurs humaines et de l'humanité elle-même.

Faciliter les démarches

Le service dons et legs de l'État d'Israël, créé il y a plus de vingt-cinq ans, fonctionne sur la base de la convention bilatérale conclue entre les gouvernements français et israélien, qui accorde l'exonération totale à l'État d'Israël en matière d'impôt sur les dons et successions. A l'Ambassade d'Israël à Paris, il existe une antenne du service des dons et des legs en lien avec des notaires, avocats, commissaires-priseurs,

fiscalistes, et qui répond aux particularités de chaque dossier en vous accompagnant dans toutes les démarches pour la rédaction d'un testament ou d'un don en faveur de Yad Vashem

La mission du service est également d'assurer la liquidation des successions dans le strict respect des volontés du testateur et sous le contrôle de ses autorités de tutelle. Lorsqu'un testament lui est attribué, l'État a en charge le versement des fonds, contrôle les projets mis en place par l'association bénéficiaire et vérifie qu'ils sont conformes à la volonté du testateur. L'État ne se rémunère pas, les sommes recueillies sont intégralement reversées sans qu'aucun frais ni aucune commission ne soient prélevés. Il est à souhaiter que les donateurs, souvent sollicités de leur vivant, sauront apprécier l'importance de léguer à Yad Vashem, après "cent vingt ans", les marques de leur attachement et du devoir accompli.

Pour toute information confidentielle sur les modalités de rédaction de votre testament ou de legs veuillez nous contacter : Bureau des relations avec les pays francophones, le Benelux, l'Italie et la Grèce – Yad Vashem POB 3477 91034 Jérusalem Tel : +972.2.6443424 | Fax : +972.2.6443429 | Email : miry.gross@yadvashem.org.il

“L'oubli, c'est l'exil, mais la mémoire est le secret de la délivrance” (Baal Shem Tov)